

— Ah ! ah ! ricana le vicomte, il faut donc jouer du couteau !

Et il recula de quelques pas et laissa tomber Marthe sur un de ces sièges longs en jonc canné qui garnissent les vestibules en Italie.

Puis il tira un poignard de sa poche comme avait fait Armand, et les deux rivaux se mesurèrent un instant du regard, en présence de Marthe, à demi morte de frayeur.

Le vestibule était éclairé par une petite lampe à globe d'albâtre suspendue au plafond, et qui projetait autour d'elle assez de clarté pour que les deux jeunes hommes pussent s'examiner attentivement.

Ils se regardèrent l'espace d'une minute, silencieux et immobiles tous deux et de ce regard échangé jaillit une haine aussi violente qu'instantanée.

Les yeux de ces deux hommes s'étaient croisés comme deux lames d'épées, et ils étaient ennemis irréconciliables déjà avant de s'être porté le premier coup.

— Êtes-vous donc Andréa ? demanda le sculpteur.

— Seriez-vous celui qu'on appelle Armand ? interrogea le vicomte d'une voix railleuse.

— Misérable ! s'écria l'artiste, qui enveloppa Andréa d'un regard de flamme ; sors d'ici, misérable ! sors à l'instant !

— Rend-moi cette femme, en ce cas, ricana le vicomte. Je réclame mon bien, donne-le-moi, et je sors.

— Infâme ! murmura Armand, qui s'avança vers Andréa, son poignard levé.

Mais Andréa fit un bon de tigre en arrière et brandit son arme.

— Il paraît, dit-il, que nous allons jouer cette pauvre Marthe au jeu de la vie ?

— Ce sera le jeu de la mort pour toi ! répondit Armand.

Et il se précipita, furieux et menaçant, sur le vicomte, qui reculait toujours, mais comme recule le tigre, pour bondir avec plus de force.

En effet, il recula jusqu'au mur, et comme Armand le poursuivait toujours, son poignard à la main, Andréa s'élança sur lui à son tour et l'enlaça étroitement de son bras gauche, tandis qu'il lui portait un premier coup de la main droite. La pointe du stylet rencontra la coquille qui servait de garde à celui du sculpteur, et le coup se trouva paré.

Alors les deux adversaires se saisirent corps à corps, s'enlacèrent comme deux serpents et se frappèrent avec furie.

Marthe s'était évanouie et gisait immobile sur le sol, à quelques pas de cet horrible combat.

L'Italie fut de tout temps la patrie des drames nocturnes et des coups de stylet. On ne s'y préoccupe ni d'un assassinat ni d'un enlèvement.

Les habitants de la rue entendirent bien les cris de rage des deux combattants, mais ils jugèrent prudent de ne point se mêler de la querelle, et chaque Transtévérin demeura tranquillement chez lui en se disant :

— Il paraît que la belle Française avait deux amoureux. Les deux amoureux se battent, laissons-les faire ; ceci ne regarde personne.

Jamais lutte ne fut plus acharnée et plus atroce que celle de ces deux hommes se battant au poignard et confondant leur sang, qui coulait déjà par d'horribles blessures.

Pendant quelques minutes, ils trépignèrent enlacés sur les dalles du vestibule, et se trainèrent l'un l'autre comme deux reptiles enroulant leurs anneaux hideux ; puis ils s'arrêtèrent épuisés, chancelèrent et roulèrent ensemble sur le sol ; mais l'un d'eux se releva, parvint à se dégager de l'étreinte de son adversaire et le frappa d'un dernier coup qui l'atteignit dans la gorge.

Le vaincu poussa un cri sourd et vomit un flot de sang ; le vainqueur laissa échapper une exclamation de triomphe, et courut à Marthe évanouie, qu'il prit dans ses bras en disant :

— Elle est à moi !

Et bien qu'il perdit son sang par plusieurs blessures, il eut assez de force pour l'emporter hors de la maison.

Le vainqueur, c'était le vicomte Andréa ; le vaincu, Armand, le sculpteur, qui se tordait dans les convulsions de l'agonie, tandis que son ennemi lui arrachait la femme qu'il aimait comme jamais homme, peut-être, n'avait aimé avant lui !

VIII

Il est à Paris un quartier tout nouveau, où deux populations distinctes et bien différentes l'une de l'autre, mais que souvent le hasard et peut-être une certaine similitude de goût et d'habitudes réunissent, ont planté leur tente depuis tantôt quinze ou vingt ans.

Nous voulons parler de ces rues nombreuses qui convergent en tous sens vers les buttes Montmartre, touchent, à leur point de départ, la rue Saint-Lazare, montent jusqu'au mur de ronde, et ont pris le nom collectif de quartier Breda.

En l'année 1843, les extrémités de la rue Blanche et de la rue Fontaine-Saint-Georges étaient à peine bâties, et les maisons étaient éparpillées, çà et là et presque sans bornes, auprès du mur de ronde, comme un troupeau de moutons épars au flanc d'une colline.

Entre la rue Pigalle et la rue Fontaine, à la place même où l'on a percé depuis la rue Duperré, s'élevait une grande maison où toute une colonie artistique avait établie ses pénates.

Or, dans la nuit du mardi gras au mercredi des cendres de l'année 1843, le quatrième étage de cette maison était resplendissant de lumière, et par les croisées entr'ouvertes, — car la nuit était tiède comme une nuit d'avril, bien que le mois de mars fût à peine à son début, — s'échappaient des voix bruyantes, joyeuses, et les sons d'une polka frénétique.

Un peintre de talent, à qui la fortune et la renommée étaient arrivées à la fois, et qui se nommait Paul Lorat, donnait une de ces fêtes d'atelier qui brillent par leur excentricité, et auxquelles les arts réunis apportent tout leur prestige.

Le vaste atelier du grand artiste avait été converti en salle de bal, et la terrasse, qui lui était contiguë, en jardin.

Le bal était travesti et même masqué.

Les invités se recrutaient un peu dans tous les mondes. Il y avait des artistes, des gens de lettres, des fils de famille qui se ruinaient gaiement, quelques employés des ministères, un douzième d'agent de change, un banquier célèbre, et, en somme, un échantillon de toutes les célébrités à la mode.

Les femmes appartenaient au théâtre, au monde de la galanterie.

Le costume historique était de rigueur, et aucun invité n'y avait manqué. Les dames de la cour de Louis XV dansaient avec des pages de Charles V, et la première contredanse avait vu réunis dans la même figure une reine Elisabeth d'Angleterre, un marquis de Lauzun, une Agnès Sorel et un Louis XIII.

IX

Or, tandis qu'on dansait dans l'atelier, quelques rares promeneurs demeuraient à l'écart sur la terrasse, et y bravait l'air frais de la nuit et un commencement de petite pluie pénétrante et froide.

Il était alors onze heures du soir environ ; l'un d'eux s'était accoudé sur la rampe du balcon et regardait mélancoliquement à ses pieds, tandis que la valse lui envoyait par bouffées ses notes enivrantes et plaintives.

Vêtu de noir et portant un masque, cet homme, qui représentait un seigneur de la cour de Marie Stuart, était de haute taille et paraissait être jeune encore.

Le front appuyé dans ses mains, rêver et triste comme s'il eût été à cent lieues de la fête, il murmurait tout bas :

— Ainsi va la vie ! les hommes courent après le bonheur, et n'atteignent, hélas ! qu'un plaisir éphémère. Dansez, fous